

filles qui fuient pour avoir le plaisir de nous voir la poursuivre. Mais nous avons, pour tenir lieu de charbon, nos immenses marais, et la tourbe que l'on a fabriquée à St. Bruno, à la Pigeonnière, à Champlain, à Valleyfield, à St. Roch de St. Ours, à St. Michel, à Longuenil et à Farnham prouve assez en faveur de cette découverte nouvelle. Seulement il est regrettable d'avoir à constater que ces places soient à peu près les seules où l'on ait travaillé.

Le sol lui-même est très-fertile. Comment se fait-il donc qu'un brave cultivateur, qui vit bien simplement, ait peine à nourrir sa famille durant les longs mois de l'hiver ? La terre serait une mine pour le Canadien, s'il savait en extraire les richesses qu'elle recèle. Mais la routine, le plus fort auxiliaire de l'ignorance, la routine est là, qui fait face au progrès et l'arrête dans sa marche.

Nos immenses forêts et nos pêcheries devraient être exploitées avec avantage. Que manque-t-il pour cela ? rien ; rien, si ce n'est des bras capables de le faire. Mais notre plus grande source de richesses est sans contredit nos pouvoirs d'eau. La rivière Chaudière, le Richelieu, le St. François, l'Yamaska, l'Outaouais sont presque tous des rapides non interrompus. Chambly, avec ses pouvoirs d'eau, devrait être aujourd'hui une ville manufacturière importante. Mais depuis cent ans, Chambly est toujours le même. C'est toujours le *jardin du Canada*, mais tout est mort. L'âme du commerce semble s'être envolée par delà les monts. On reconnaît toujours le vieux fort à demi tombé, illustré par LeBer, mais les côtes de son fleuve ne se sont pas couvertes de ces manufactures qui, sans aucun doute, eussent dépoussiéré le jardin splendide que la nature s'est plu à y former, mais qui, en compensation, auraient enrichi le pays, agrandi la ville, répandu le bien-être au milieu de la population pauvre, et ainsi prévenu l'émigration d'une foule de bons citoyens sur les bras desquels la patrie eût été en droit de compter

Un chemin de fer ne peut subsister, et surtout progresser, qu'en autant qu'il a des produits à transporter. L'échange et l'exportation sont des choses nécessaires à son maintien. Son artère, c'est le commerce. Ainsi, dans notre pays, pour que les chemins de fer déjà construits, et ceux que l'on voit poindre dans un horizon prochain puissent se maintenir, il faut qu'il se trouve chez nous des hommes producteurs, capables d'exploiter nos pouvoirs d'eau, capables d'extraire du sol ces prodigieuses richesses qui nous tendent les bras, capables de faire rendre à la terre, qui ne demande pas mieux, les blés et autres grains qui regorgent dans son sein.

Et ces hommes, les avons-nous ?

Je cherche partout et je n'aperçois rien, rien que le vide. Je traverse les portiques sonores des palais du riche, et je ne trouve là que mollesse et ineptie. J'entre dans la misérable chaumière du pauvre, et je ne vois que la misère vertueuse, se tordant dans les convulsions de la faim, mais la misère sans courage, pas même celui du désespoir. Je pénètre dans l'autre redouté de la justice, et je trouve là des orateurs faisant trembler les murs des échos de leur puissante voix pour combattre ou défendre ces nombreux procès qui sont la ruine de nos cultivateurs ; mais c'est tout.

Non, nous n'avons pas les hommes de l'époque. Et pourtant le besoin de produits à échanger et à transporter les rend indispensables. Sans eux la banqueroute ; sans eux la mort. Où donc irai-je pour trouver ces hommes aux larges vues ? Quel voile soulèverai-je donc pour découvrir ces hommes de dévouement se sacrifiant sans regret au bonheur du peuple qui croupit dans l'ignorance ? Irai-je mendier à l'étranger ? Sera ce en plaçant le reste des autres nations à la tête de notre peuple que l'on pourra lui donner le goût des arts ? Ou bien sera-ce en formant une génération nouvelle ? Sera ce en imprimant à la jeunesse un courant d'idées autre que celui